

Journal de Rouen - J. de Normandie 22 Aout 1939

JOURNAL DE ROUEN - JOURNAL DE NORMANDIE - MARDI 22 AOUT 1939

Journal de Rouen - J. de Normandie

22
Aout
1939

LA VIE LITTÉRAIRE



BIEN des pages du *Journal* sont datées de Cuverville. C'est l'une des attaches normandes, la plus forte, d'André Gide. Les autres sont la rue de Crosne à Rouen dont il évoque la grande maison d'angle, au coin de la rue de Crosne et de la rue de Fontenelle, dans *Si le grain ne meurt* (le rez-de-chaussée de l'hôtel des Rondeaux est aujourd'hui défiguré mais un jour, peut-être, une plaque y rappellera les séjours de Gide) et la Roque Baignard, entre Lisieux et Pont-l'Evêque, qui est La Morinière de *l'Immoraliste*.

Gide a vendu le château de La Roque qu'il avait hérité de sa mère. Je ne pense pas qu'il soit revenu rue de Crosne, sur les pas de son enfance. Il est toute sa vie resté fidèle à Cuverville-en-Caux, où « de puissantes raisons sentimentales » le retenaient. Cuverville est la maison d'Alissa, le cadre de *La Porte étroite*, la retraite où on ne cessait pas de l'attendre... Celle qui l'attendait dort maintenant, de l'autre côté du vallon, discrète toujours, au fond du cimetière. Mais le château, le jardin, la hêtraie et tout le petit village qui se souvient de sa bonté, sont imprégnés de sa présence. Nous y rêvions l'autre jour. Sous les magnifiques hêtres qui, de trois côtés, enclosent et cachent la demeure, des enfants jouaient comme naguère, comme Gide aimait qu'ils jouassent. Au delà la plaine se dépouillait de ses moissons, et vers elle, par-dessus la cour de ferme, le château ouvrait sa double rangée de fenêtres. La pelouse, le cèdre, les rangées d'arbres et le potager par derrière et, dans ce mur, la « petite porte à secret » près de laquelle Alissa dit adieu à Jérôme... tout est envoûté, cerné d'un halo où flottent des fantômes, où se diluent en songeries les phrases qui les décrivent. Toute une part de la vie d'André Gide, la meilleure sans doute, est là.

Gide cependant en son journal se toit de Cuverville, le seul lieu où seul soit permis de se fixer : il a entre lui, assure-t-il, « le ciel et la terre et les hommes » ; sa pensée s'y



« Que les derniers rayons étaient beaux, ce soir, dorant la hêtraie !... »
(Journal).

engourdi ; « les fruits de son verger »
y « avortent ».

« Cuverville hier s'est endormi dans un nuage qui transit encore ce matin la contrée, peut-être ce climat engourdissant est-il un peu responsable du rétrécissement, de l'étranglement de presque tous mes livres, dont avec Copeau nous parlions hier soir. C'est à Cuverville que j'ai dû achever presque chacun d'eux, contracté et faisant effort pour retrouver ou maintenir un jerveur que, dans un climat sec (à Florence par exemple) j'avais facile et naturelle. Je crois volontiers que, mieux favorisé par le climat, ma production aurait pu être plus aisée et, partant plus abondante. » (Juin 1914)

« Pas de plus assoupissante atmosphère que celle de ce pays. Je me doute qu'elle contribua beaucoup à la lenteur et difficulté de travail de Flaubert. Où il croyait lutter contre les mots, c'était contre le ciel ; et peut-être dans un autre climat, la sécheresse de l'air exaltant sa verve, eût-il été moins exigeant ou obtenu sans tant d'efforts. » (Janvier 1931).

« Quel climat ! Les brouillards qui empêchent les arbres du verger de porter fruit empêchent de « nouer » ma pensée. Mais nulle part chants d'oiseaux plus suaves. » (Juin 1931)

« L'automne ici me paraît plus beau que partout ailleurs et ce pays ne me paraît jamais plus beau qu'en automne. Les pluies de cet été sans chaleur ont assuré la plus longue vie des feuillages. Je ne me souviens pas d'avoir vu jamais les hêtres pourpres plus glorieux, mais déjà c'est sur la pelouse que gît le plus épais de leur parure, comme le vêtement qu'on aurait laissé choir avant de mourir. Quelle splendeur, quel chant suprême avant l'assoupissement de l'hiver ! Il m'en coûte de repartir, de n'avoir pu donner que deux jours à la paix tendre et sérieuse qui m'accueille toujours ici. Mais deux nuits d'angoisse nerveuse, je supporte de plus en plus mal ce climat... Je suis ici comme les arbres de notre verger qu'aucun soin ne peut mener à fruit et qui deviennent la proie des chancres. » (Novembre 1931)

L'influence du ciel et du climat

(1) Voir le Journal de Rouen du 15 août.

normands sur l'œuvre et l'écriture d'André Gide... Beau sujet de dissertation. Est-elle si évidente? Sur sa santé, sur son travail, il le dit. Mais sur son style? C'est à ce style que, par le détour de Cuverville, je voulais arriver. Nous y voici. Et il n'est que de lire le *Journal*. Souvent Gide, à propos de ses lectures, à propos d'un ouvrage en cours de rédaction, y définit sa manière, y confirme son exigence.

« Le défaut d'ampleur de tout ce que j'écris me chagrine, mais qu'y faire? Ma grande hostilité pour la prolixité, la faconde et le boniment en sont cause, je souhaite une éloquence cachée. » (22 novembre 1905)

« Je n'ai écrit aucun livre sans avoir eu un besoin profond de l'écrire. » (Août 1910)

« Non que je ne susse prendre jamais plaisir aux métaphores; et fût-ce à la plus romantique; mais, répugnant à l'artifice, pour moi, je me les interdisais. Dès mes Cahiers d'André Walter je m'essayais à un style qui prétendit à une plus secrète et plus essentielle beauté. « Langue un peu pauvre », disait cet excellent Heredia à qui je présentai mon premier livre et qui s'étonnait de n'y trouver pas plus d'images. Cette langue, je la voulus plus pauvre encore, plus stricte, plus épurée, estimant que l'ornement n'a raison d'être que pour cacher quelque défaut, et que seule la pensée non suffisamment belle doit craindre la parfaite nudité. » (1911).

« Le métier que je veux soit d'une originalité si mystérieuse, si cachée, qu'il ne se puisse jamais saisir en lui-même. Je voudrais que l'on ne s'aperçût de moi qu'à la perfection de ma phrase et que, à cause de cela seulement, personne ne la puisse imiter. » (Mai 1912).

« Je ne veux plus accueillir de sujet qui ne permette, qui n'exige la langue la plus franche, la plus aisée et la plus belle. » (Mars 1913).

« Je prends toute rhétorique et tout romantisme en horreur et cet effort verbal de la pensée pour tâcher d'ajouter un pouce à sa taille. » (6 mars 1916).

« Moins peintre que musicien, il est

certain que c'est le mouvement, de préférence à la couleur que je souhaitais à ma phrase. Je voulais qu'elle suivit fidèlement les palpitations de mon cœur.» (3 novembre 1917).

«Chaque progrès dans l'art d'écrire ne s'achète que par l'abandon d'une complaisance.» (28 octobre 1920).

«Le bien écrire que j'admire c'est celui qui, sans se faire trop remarquer, arrête et retient le lecteur et contraint sa pensée à n'avancer qu'avec lenteur. Je veux que son attention enfonce à chaque pas dans un sol riche et profondément ameubli. Mais ce que cherche à l'ordinaire le lecteur, c'est une sorte de tapis roulant qui l'entraîne.» (17 juin 1923).

«Tous nos écrivains d'aujourd'hui (je parle des meilleurs) sont précieux. J'espère acquérir de plus en plus de parvreté. Dans le dénuement, le salut.» (22 août 1926).

«Un auteur est dit plantureux qui, souvent, n'est qu'avare et ne sait ou n'ose rien supprimer... Je souhaite toujours tracer la ligne la plus étroite, la plus subite et la moins attendue.» (1^{er} janvier 1930).

«Cette amplification de l'émotion, de la pensée, en quoi consiste parfois, dans la littérature française, le bien écrire, c'est à l'opposé de cela que tend ma plume de plus en plus. J'ai voulu faire de ma phrase un instrument si sensible que le simple déplacement d'une virgule suffise à en détériorer l'harmonie.» (5 novembre 1931).

«Exprimer le plus succinctement sa pensée et non le plus éloquentement. Mais c'est lorsqu'elle est toute vive que ma phrase se plaît à l'étreindre, et qu'elle se débatte et qu'on la sente palpiter encore sous les mots. Cette amplification, que l'on confond si souvent avec le bien écrire, je la supporte de moins en moins. Quelle absurde nécessité de faire un article ou un livre ! Où trois lignes suffisent, je n'en mettrai pas une de plus.» (14 février 1932).

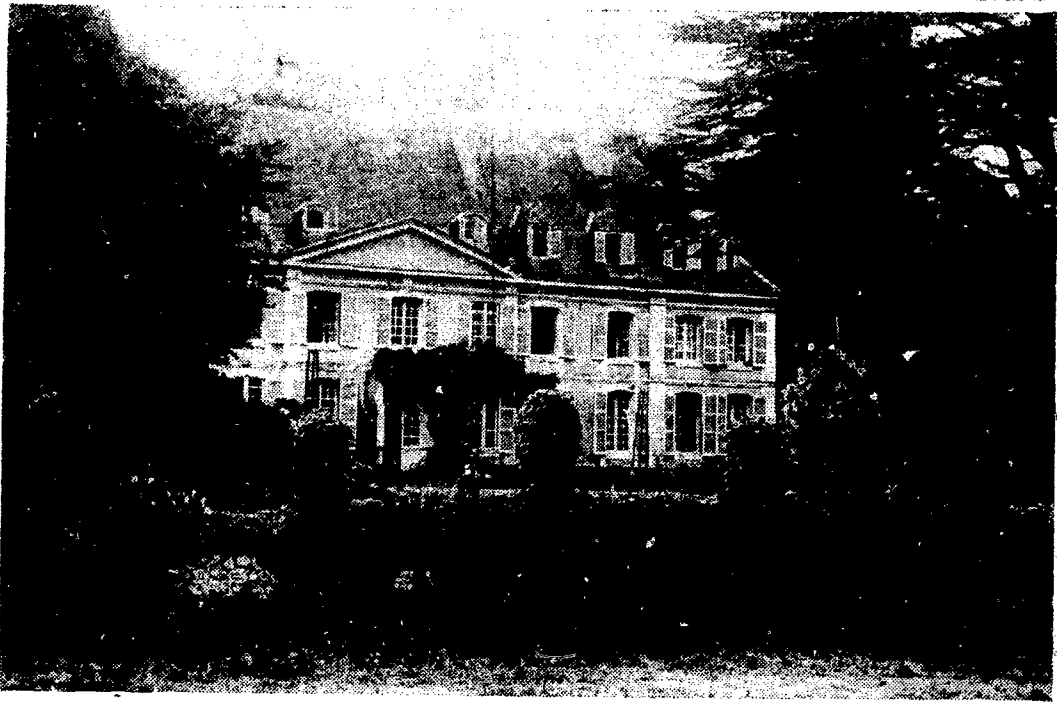
«Mes phrases répondent à une exigence aussi stricte, encore que souvent plus cachée, que celle de la plus rigoureuse prosodie.» (16 janvier 1933).

«J'ai beau faire et lutter contre ce qui peut me paraître (et bien à tort

sans doute) une servitude injustifiée : le nombre domine ma phrase, la dicte presque, épouse étroitement ma pensée. Ce besoin d'un rythme précis répond à une secrète exigence. La scansion de la phrase, la disposition des syllabes, la place des fortes et des faibles, tout cela m'importe autant que la pensée même et celle-ci me paraît boiteuse ou faussée si quelque pied lui manque ou la surcharge. C'est ainsi que la pensée ne vaut pour moi que lorsqu'elle participe à la vie, qu'elle respire, s'anime et que l'on sent, à travers les mots et dans leur gonflement, battre un cœur. » (24 mars 1935).

Pourrait-on dire davantage et mieux sur le style d'André Gide ?

Cette apparente pauvreté, cette nudité de la plume, cette proscription vigilante de toute bavure et de toute



La maison d'André Gide à Cuverville-en-Caux

« La maison... blanche, à deux étages, ressemble à beaucoup de maisons de campagne du siècle avant-dernier. Elle ouvre une vingtaine de grandes fenêtres sur le devant du jardin... » — « Le jardin forme devant la maison une pelouse assez large ombragée... » (dans *La Porte Etroite*) — « Devant la maison, le grand cèdre est devenu énorme, dans les branches duquel nous nichions et passions des heures... » (dans *Si le grain ne meurt*).

prolixité, cette discrétion, cette pudeur, ce souci de l'exact et loyal équilibre des mots, souhaités, voulus et obtenus sont proprement classiques. Mais prenez garde : dire le moins, comme les classiques, ce n'est pas ne rien dire ; c'est au contraire, comme les vrais classiques, exprimer le plus. Cette concision n'est pas indigence, ce dépouillement n'est pas sécheresse. Cette clarté, cette pureté fluide est trompeuse. Cette blancheur n'est pas pâte ; elle a des miroitements, des dessous ombreux. Ces mots simples, ces mots modestes, sont remplis, resserrés et tendus, et ces paroles d'allure innocente et timide sont lourdes de suggestions. Les mouvements de ce style, écrivait Jacques Rivière, ne sont pas à la surface des phrases : « ils sont descendus au fond ; ils sont devenus invisibles... Ils glissent comme une eau souterraine, ils emmènent secrètement les mots... On ne voit pas bouger la phrase, mais le livre passe, s'écoule... ». Et Gide n'a pas tort de réclamer une lecture *lente*.

« Mes écrits sont comparables à la lance d'Achille, dont un second contact guérissait ceux qu'elle avait d'abord navrés : si quelque livre de moi vous déconcerte, retirez-le, sous le venin apparent, jeus soin de cacher l'antidote ; chacun d'eux ne trouble point tant qu'il n'avertit. » (18 avril 1928).

« La concision extrême de mes notations ne laisse pas au lecteur superficiel le temps d'entrer dans le jeu. Ce livre (Les Faux-monnayeurs) exige une lenteur de lecture et une méditation que l'on n'accorde à l'ordinaire pas aussitôt. Une « nouveauté », on ne prend pas le temps de la lire ; on la parcourt. Mais si le livre vaut qu'on y revienne, c'est alors qu'on le découvre vraiment. »

« J'ai eu soin de n'indiquer que le significatif, le décisif, l'indispensable ; d'éviter tout ce qui « allait de soi » et où le lecteur intelligent pouvait suppléer de lui-même... »

« Je n'écris que pour ceux qui comprennent à demi-mot. » (23 juin 1930).

Tel est bien proprement l'art de Gide. Ce n'est point un art d'accès facile et quand Gide commençait d'écrire ainsi, la critique, le boulevard, ce qu'on appelle « le grand public », le dédaignèrent. Plusieurs, après la guerre, alors que l'influence de Gide devenait plus visible et que sa notoriété montait, passèrent de l'indifférence au ricanelement. Gide était décidé, depuis longtemps, à la patience, et il avait, depuis longtemps, défini la gloire qu'il souhaitait. En juin 1907, il notait sur son Journal :

« Immense dégoût pour presque toute la production littéraire d'aujourd'hui et pour le contentement que le public en éprouve. Je sens de plus en plus qu'obtenir un succès à côté d'un de ceux-là ne saurait me satisfaire. Mieux vaut me retirer. Savoir attendre, soit-ce jusqu'au delà de la mort ; aspirer à être méconnu, c'est le secret de la plus noble patience. Au début, avec de telles phrases, je payais de mots mon orgueil. »

A présent plus. La hauteur de l'orgueil (1)
se mesure à la profondeur du mépris » ju
(18 juin 1907).

Son attente et son vœu sont les mêmes quinze ans et vingt-sept ans plus tard :

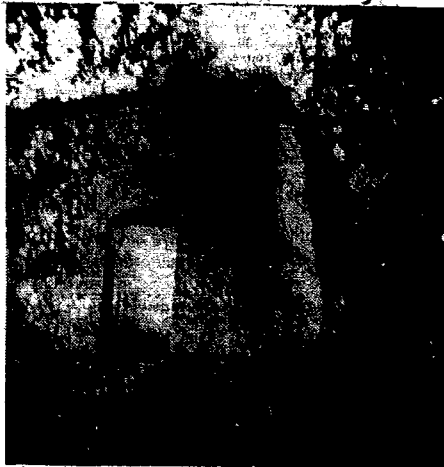
« Il y a longtemps que j'aurais cessé d'écrire si ne m'habitait cette conviction que ceux qui viendront, découvriront dans mes écrits ce que ceux d'aujourd'hui se refusent d'y voir et que pourtant je sais que j'y ai mis » (21 juillet 1921). ce

« Dégagera-t-on jamais plus tard mes traits réels sous cet amoncellement de calomnies ? Les trois quarts des critiques et presque tous ceux des journaux se font leur opinion, non d'après mes livres eux-mêmes mais d'après les conversations de cafés... Je laisserai mes sc

livres choisis patiemment leurs lecteurs, le petit nombre d'aujourd'hui fera l'opinion de demain ». (29 novembre 1921).

« Somme toute, je reçois beaucoup plus que je n'aurais jamais espéré. Je me persuadais volontiers quand j'étais jeune que je ne connaîtrais de mon vivant aucune gloire, que l'on ne me découvrirait que plus tard, que mes lecteurs n'étaient pas encore nés; par contre, je gardais la certitude de la valeur de mes écrits. Je conserve cette confiance, ce peu de désir du succès immédiat, et le bruit que certains font autour de mon nom ne fait guère que me gêner... Il y a du malentendu sans toute acclamation populaire (du moins tant que le peuple continuera d'être ce qu'il est encore), quelque chose de frelaté, de quoi je ne veux point me satisfaire. Evidemment je souffre de l'injustice de certaines accusations, mais seraient-elles méritées, j'en souffrirais bien davantage ». (19 septembre 1934).

Art d'accès difficile, disais-je (mais qui ne va certes pas jusqu'à l'hermétisme). Art dangereux aussi pour qui en éprouvait la singulière qualité. Et dans le même temps où les uns se moquaient et versaient dans l'injure, dans le même temps où plusieurs des anciens amis de Gide, venus ou reve-



« Le jardin est entouré de murs... De l'autre côté du mur que troue, au fond du potager, une petite porte à secret, on trouve un bois-taillis où l'avenue de hêtres... aboutit » — « Chaque beau soir d'été, après dîner, nous descendions dans le bas jardin. Nous sortions par la petite porte secrète... » — « Passant devant la petite porte du potager, l'idée brusque d'entrer par là dans le jardin me saisit... Je me dissimulai dans le retrait du mur. Je ne pus voir qui sortait du jardin; mais j'entendis, je sentis que c'était Alissa... » (dans *La Porte Étroite*, passim.)

nus au catholicisme, se détachaient de lui, les autres en proclamaient le danger, le satanisme. Henri Massis n'avait pas attendu ce temps-là pour « découvrir » André Gide. En juin 1914, il avait déjà vigoureusement dénoncé ses périlleux sortilèges et discerné en son classicisme « une feinte suprême pour masquer la révolte de son âme où les démons assemblés se disputent ». Le *Journal* ne confirme pas une telle perversité :

« Je prétends donner à ceux qui me liront force, joie, courage, défiance et perspicacité — mais je me garde surtout de leur donner des directions, estimant qu'ils ne peuvent et ne doivent trouver celles-ci quo par eux-mêmes

(fallais dire : qu'en eux-mêmes) ». (3 juin 1924).

« *Compagnon de ta solitude, jeune homme qui plus tard me liras, c'est à toi que je m'adresse. Je voudrais que tu puises dans mes écrits, force, courage et conscience, et mépris pour les fausses vertus. Ne sacrifie pas aux idoles* » (1^{er} août 1934).

Quelles sont donc ces idoles ? Avançons encore de quelques pas.



« *Le seul drame qui vraiment m'intéresse et que je voudrais toujours à nouveau relater, note Gide en juillet 1930, c'est le débat de tout être avec ce qui l'empêche d'être authentique, avec ce qui s'oppose à son intégrité, à son intégration.* » Ce drame, ce débat

sons de campagne du siècle avant-jardin... » — « Le jardin forme devant
« Devant la maison, le grand cèdre
heures... » (dans Si le grain ne meurt).

est celui de Gide et la parole de l'Écriture : « Un homme en qui l'on ne
pourrait trouver de fraude » lui semble
celle qui a le plus dominé sa vie. Ne
pas frauder, ne pas tricher. Croit-on
que cela soit facile ? On voit Gide, dans
cet effort d'honnêteté à l'égard de soi-
même d'abord, passer par des alternati-
ves de légère allégresse et de noire dé-
pression que ne commande pas seule-
ment son état physiologique.

« Dès qu'une grande fervour ne me
soutiens plus, je me débats... Je vis
certains jours comme dans le cauchemar
de celui qu'on aurait maré vivant
dans son tombeau. » (14 octobre 1907).

« Maintenir sa vie en équilibre sur
une crête étroite et ne s'accorder de
salut que dans la rigueur de la fuite. »
(Août 1910).

« C'est peut-être ce que fai de plus
protestant en moi : l'horreur du con-
fort. » (14 juillet 1911).

« Ces mois d'été furent abominables
de travail nul et de profonde dissolu-
tion. Je ne pouvais pas avoir été jamais
plus loin du bonheur. Avec toujours
la vague espoir que du fond du gouffre
s'élevât un cri de désespoir que, non,
je ne sais plus pousser. L'on peut, truit
en étant très bas, regarder

de moins vers l'azur. Mais
non, si bas que je fusse, je
regardais plus bas encore.
Je renouais au ciel, je ne
me défendais plus de l'enfer.
Idées fixes et tous les pro-
dromes de la folie. Vrai ! je
me faisais peur ; et incap-
able pour soi-même du com-
soit que fousse si bien au
donner à autrui. Pour en
parler déjà, suis-je si sûr
d'être guéri ? » (Octobre
1914).

« Il ne se passe guère de
jours que je ne remette tout
en question. » (Octobre 1922).

« Je n'ai jamais rien au
renoncer ; et protégeant en
moi à la fois le meilleur et
le pire, c'est en écartelé que
j'ai vécu. Mais comment ex-
pliquer que cette cohabita-
tion en moi des extrêmes
n'eussent point tant d'inquié-
tude et de souffrance, qu'une
intensification pathétique du
sentiment de l'existence, de
la vie ? Les tendances les
plus opposées n'ont jamais
réussi à faire de moi un
être tourmenté, mais per-
plexe — car le tourment ac-
compagne un état dont on
souhaite de sortir, et ne sou-
haites point d'échapper à ce
qui mettrait en danger toutes
les virtualités de son être ;
cet état de Sisygus, à pour
tant d'autres est à peu près
intolérable devenant pour moi néces-
saire. » (1922).

« Supprimer en soi le dialogue, c'est
proprement arrêter le développement
de la vie. » (Juin 1927).

« Evolution de ma pensée ? Sans une
première formation (ou déformation)
chrétienne, il n'y aurait peut-être pas
eu évolution du tout. Ce qui fut ren-
due si lente et difficile, c'est l'attachement
sentimental à ce dont je ne pour-
rais me détacher sans regrets. Encore
aujourd'hui, je garde une sorte de mor-
talité de ce climat mystique et brû-
lant où mon être s'élevait et brû-
lait de mon adolescence, je ne l'ai
plus jamais retrouvée... Ce qui permet
le lyrisme de l'enfance, c'est l'illusion.
Tout mon effort a été d'obtenir en moi

est celui de Gide et la parole de l'Écriture : « Un homme en qui l'on ne pourrait trouver de fraude » lui semble celle qui a le plus dominé sa vie. Ne pas frauder, ne pas tricher. Croit-on que cela soit facile ? On voit Gide, dans cet effort d'honnêteté à l'égard de soi-même d'abord, passer par des alternatives de légère allégresse et de noire dépression que ne commande pas seulement son état physiologique.

« Dès qu'une grande ferveur ne me soutiens plus, je me débats... Je vis certains jours comme dans le canche-mar de celui qu'on aurait suré vivant dans son tombeau. » (24 octobre 1907).

« Maintenir au vie en équilibre sur une crête étroite et ne s'accorder de salut que dans la rigueur de la fuite. » (Août 1910).

« C'est peut-être ce que j'ai de plus protestant en moi : l'horreur du confort. » (14 juillet 1914).

« Ces mois d'été furent abominables de travail nul et de profonde dissolution. Je ne pense pas avoir été jamais plus loin du bonheur. Avec toujours le vague espoir que du fond du gouffre s'élevât ce cri de détresse que, non, je ne sais plus pousser. L'on peut, truit en étant très bas, regarder du moins vers l'azur. Mais non, si bas que je fusse, je regardais plus bas encore. Je renonçais au ciel, je ne me défendais plus de l'enfer. Idées fixes et tous les prodromes de la folie. Vrai : je me faisais peur ; et incapable pour soi-même du conseil que j'aurais si bien su donner à autrui. Pour en parler déjà, suis-je si sûr d'être guéri ? » (Octobre 1916).

« Il ne se passe guère de jours que je ne remette tout en question. » (Octobre 1922).

« Je n'ai jamais rien su renoncer ; et pratiquement en moi à la fois le meilleur et le pire, c'est en courtisé que j'ai vécu. Mais comment expliquer que cette cohabitation en moi des extrêmes n'amène point tant d'inquiétude et de souffrance, qu'une insatisfaction pathétique du sentiment de l'existence, de la vie ? Les tendances les plus opposées n'ont jamais réussi à faire de moi un être tourmenté, mais perplexe — car le tourment accompagne un état dont on souhaite de sortir, et ne souhaiterait point d'échapper à ce qui mettrait en vigne toutes les virtualités de son être ; cet état de dialogue qui pour

intolérable devenait pour moi nécessaire. » (1922).

« Supprimer en soi le dialogue, c'est proprement arrêter le développement de la vie. » (Juin 1927).

« Évolution de ma pensée ? Sans une première formation (ou déformation) chrétienne, il n'y aurait peut-être point eu d'évolution du tout. Ce qui l'a rendue si haute et difficile, c'est l'attachement continué à ce dont je ne pourrais me détacher sans regrets. Encore aujourd'hui, je garde une sorte de nostalgie de ce climat spirituel et brûlant où mon être s'élevait alors ; la ferveur de mon catholicisme, je ne l'ai plus jamais retrouvée... Ce qui permet le lysisme de l'enfance, c'est l'illusion. Tout mon effort a été d'obtenir en moi

un bonheur qui se passa d'être illusoire. » (Juin 1931).

« Il peut y avoir immense joie à se sentir en communion parfaite avec les autres, communion de pensée, d'émotion, de sensation, d'action; mais à condition que « les autres » ne soient pas des tricheurs. Aussi longtemps qu'ils mentent à eux-mêmes et trahissent, je ne puis me sentir authentique qu'en me distinguant d'eux, qu'en m'opposant à eux. » (Avril 1932).

« De ce monde si imparfait et qui pourrait être si beau, honni celui qui se contente. L'Ainsi soit-il dès qu'il favorise une carence est impitoyable. » (Mars 1936).

« Je ne vois partout que détresse, désordre et folie; que justice baffouée, que bon droit trahi, que mensonge. Et je me demande ce que la vie pourrait bien encore m'apporter qui m'importe. Qu'est-ce que tout cela signifie ? A quoi tout cela va-t-il aboutir ? Et le reste ? Dans quel gâchis absurde l'humanité s'enfoncé ? Comment et par où s'échapper ? Mais que les derniers rayons étaient beaux, ce soir, durant la hêtraie ! Hélas ! pour la première fois, je ne m'associe pas au printemps et maintenant, ces chants pathétiques d'oiseaux, dans la nuit... » (Mai 1937).

« Je n'ai plus cette intrépide curiosité qui me lançait dans l'aventure, ni ce désir — besoin d'escalader et de doubler monts et caps pour voir ce qui se cache de l'autre côté. J'ai vu l'envers sinistre de trop de choses. » (Janvier 1939).

André Gide qui se souhaitait la belle mission d'inquisiteur, a connu pour sa part, entre des périodes d'acceptation tranquille ou des suites de jours ternes employés simplement à vieillir, la lancinante et grisante inquiétude. Il n'a jamais longtemps cessé de tout remettre en question, de tout remâcher, soucieux d'atteindre et d'exprimer en toute franchise « les choses essentielles et véritables ». Ses œuvres jalonnent les étapes de cette découverte et de cet aveu où, comme il arrive si souvent, plus ou moins à notre insu, « c'est le secret du profond de la chair qui dicte, inspire et décide ». Que de fallacieuses conquêtes, que d'illusoire révélation, imprégnées d'amertume, où le Malin,



« De ce côté le mur s'abaisse pour laisser voir la cour de ferme... »
(dans La Porte Étroite)

astucieux et hypocrite lui, a mené le jeu !

« J'avais entendu parler du Malin; mais je n'avais pas fait sa connaissance. Il m'habitait déjà, que je ne le distinguais encore pas. Il avait fait de moi sa conquête; je me croyais victorieux, oui: victorieux de moi-même parce que je me livrais à lui, parce qu'il m'avait convaincu, je ne me sentais pas vaincu. Je l'avais invité à élire en moi domicile, par défi, et parce que je ne croyais pas en lui, comme celui de la légende qui lui vend son âme contre quelque avantage exquis — et qui s'obstine à ne pas croire à lui malgré qu'il ait reçu de lui l'avantage ». (1916).

« La grande erreur, c'est de se faire du Diable une image romantique. C'est ce qui fait que j'ai mis tant de temps à la reconnaître. Il n'est pas plus romantique ou classique que celui avec qui il cause. Il est divers autant que l'homme même; plus même car il ajoute à sa diversité. Il s'est fait classique avec moi quand il l'a fallu pour me prendre, et parce qu'il savait qu'un certain équilibre heureux, je ne l'assimilerais pas volontiers au mal. Je ne comprenais pas qu'un certain équilibre pouvait être maintenu, quelque temps du moins, dans le pire. Je prenais pour bon tout ce qui était réglé. Par la mesure, je croyais maîtriser le mal; et c'est par cette mesure au contraire, qu'il prenait possession de moi. » (Septembre 1916).

Dieu est un inquieteur aussi. A-t-il jamais laissé André Gide en repos ? Parmi les contradictions héréditaires qui alimentaient son dialogue, il y avait celle du catholicisme et du protestantisme. Il inclinait parfois vers l'un, parfois vers l'autre, et parfois repoussait l'un et l'autre, sans jamais, ou presque jamais, écarter le christianisme, sans jamais cesser d'avoir besoin de Dieu. Recueillons-en des témoignages :

« Si c'est être protestant que d'être chrétien sans être catholique, je suis protestant. Mais je ne puis reconnaître d'autre orthodoxie que l'orthodoxie romaine, et si le protestantisme calviniste ou luthérien voulait m'imposer la sienne, c'est aussitôt vers la romaine, que j'irais, comme à la seule. « Orthodoxie protestante », ces mots n'ont pour moi aucun sens. Je ne reconnais point

d'autorité et si j'en reconnaissais une ce serait celle de l'Eglise. Mais mon christianisme ne relève que du Christ. Entre lui et moi, je tiens Calvin et Saint Paul pour deux écrans également néfastes. » (30 mai 1910).

« Le catholicisme est inadmissible. Le protestantisme est intolérable. Et je me sens profondément chrétien. » (Février 1912).

« De jour en jour, je diffère et reporte un peu plus loin ma prière : vienne le temps où mon âme enfin délivrée ne s'occupera plus que de Dieu ! » (11 novembre 1912).

« Je me mets à genoux et dis à haute voix : « Mon Dieu ! mon Dieu ! donnez-moi de pouvoir de nouveau vous prier ! donnez-moi la simplicité de cœur. » (19 avril 1916).

« Seigneur, vous le savez, je renonce à avoir raison contre personne. Qu'importe que ce soit pour échapper à la soumission au péché que je me soumette à l'Eglise ! Je me soumetts. Ah ! détachez les liens qui me retiennent. Délivrez-moi du poids épouvantable de ce corps. Ah ! que je vive un peu ! que je respire ! Arrachez-moi du mal. Ne me laissez pas étouffer. » (15 octobre 1916).

« S'il m'arrivait de me « convertir » je ne souffrirais pas que cette conversion fut publique. Peut-être en apparaîtrait-il quelque chose dans ma conduite ; mais seuls quelques intimes et un prêtre la connaîtraient... C'est affaire entre Dieu et moi. » (Edition de 1928 de Numquid et Tu).

« Je prie, je crie, du fond de la détresse de mon âme : mon Dieu, donnez-moi d'être heureux — non point de ce tragique et féroce bonheur de Nietzsche, que j'admire pourtant aussi, mais de celui de Saint François, de cet adorable bonheur qui rayonne. » (1921).

« Je suis un incroyant. Je ne serai jamais un impie ». (6 novembre 1927).

« Je ne jurerais pas qu'à certaine époque de ma vie, je n'aie pas été assez près de me convertir. Dieu merci, quelques convertis de mes amis y ont mis bon ordre. Ni Jammes, ni Claudel, ni Ghéon, ni Charlie du Bos ne sauront jamais combien leur exemple m'aura instruit ». (5 mars 1929).



« De ce côté le mur s'abaisse pour laisser voir la cour de ferme... »
(dans La Porte Etroite)

dans de vieilles pantoufles, m'y sens à l'aise, mais préfère aller pieds nus ». (14 août 1929).

« Il y a certains jours où si seulement je me laissais aller, je roulerais tout droit sous la table sainte. Ils croient que c'est l'orgueil qui me retient. Du tout ! C'est la probité de l'esprit ». (17 juillet 1931).

« Parmi toutes ces faillites auxquelles impuissants, nous avons assisté, ces déconfitures profondes de la Société des Nations, de la Ligue des Droits de l'Homme, de la Révolution russe, du communisme, l'Eglise du moins se montre-t-elle fidèle et solide ? Non point toujours, hélas ! car récemment encore nous l'avons vu pactiser... Il semble qu'elle ait enfin pris conscience de son rôle et de sa souveraine mission. Le danger, les attaques du moins l'ont fait se ressaisir et nombre des griefs qui m'indignaient contre elle sont tombés... C'est à l'Eglise même (du moins je le veux espérer) que paraissent aujourd'hui hâsabbles ceux qui s'installent dans la religion avec une assurance confortable en se félicitant d'être nantis. Elle nous offrait et nous donnait en exemple des conformistes, alors qu'il nous fallait des saints » (3 décembre 1938).

Quelques-unes de ces plaintes, quelques-uns de ces cris étouffés ne seront-ils donc pas comptés ? Michel, à la fin de son récit (*L'Immoraliste*) soupire : « Donnez-moi des raisons d'être. Moi, je ne sais plus en trouver. Je me suis délivré, c'est possible ; mais qu'importe ? Je souffre de cette liberté sans emploi ». Et Gide, à la fin de ce journal : « Me voici libre, comme je ne l'ai jamais été ; libre effroyablement, mais-je encore « tenter de vivre ?... »

Cette âme où Jacques Rivière voyait naguère « un merveilleux jardin d'hésitations », cette âme de septuagénaire est encore étonnamment disponible. Et le dernier mot n'est pas dit.

R.-G. NOBÉCOURT.